

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

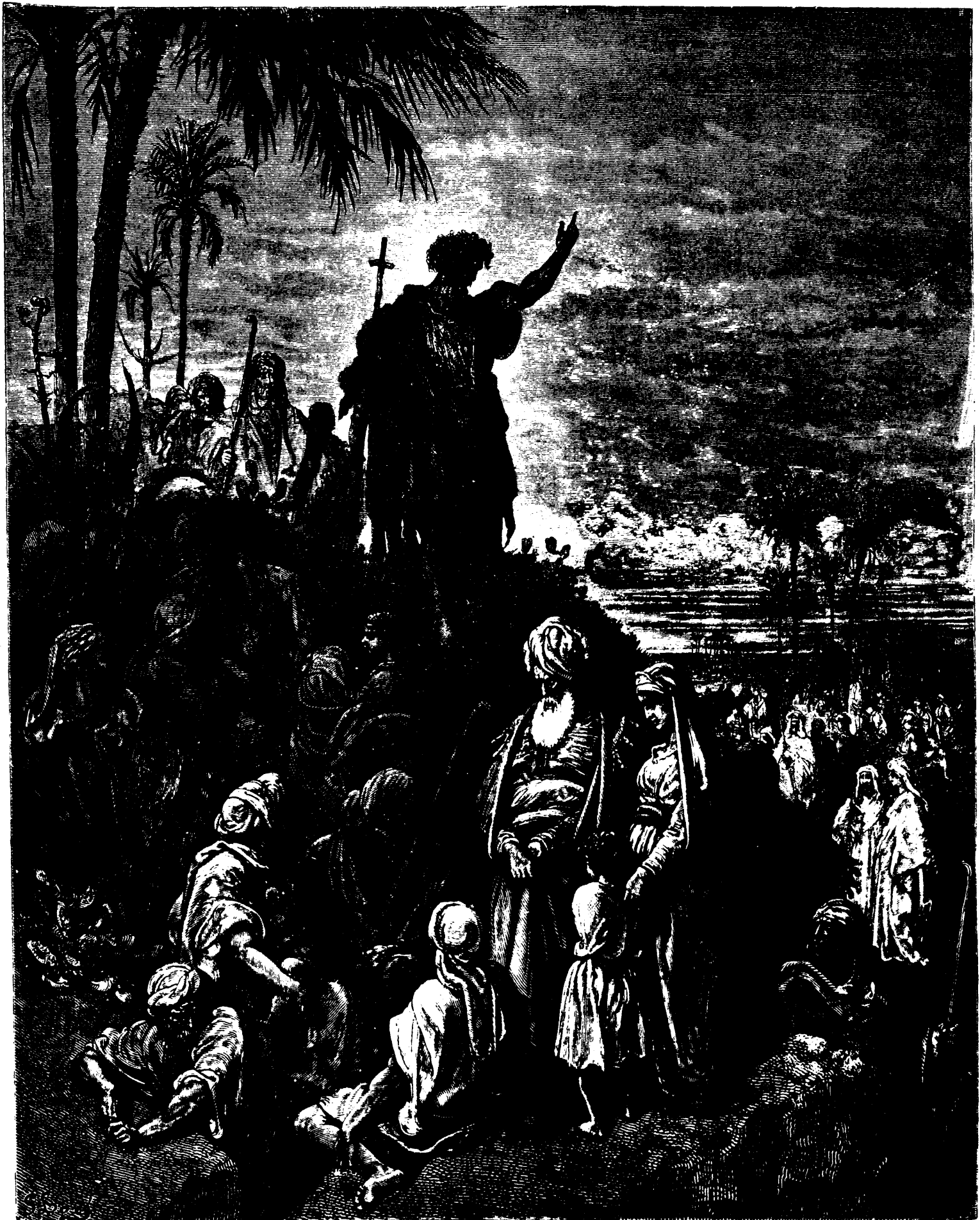
- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No. 8 — Samedi, 28 juin 1884.
Bureaux : 23, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



PRÉDICATIONS DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 28 Juin 1884

SOMMAIRE

TEXTE : Notre journal. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Un rêve, par Georges Duhamel. — Multiplicamini, par Alphonse Christin. — Le cinquantenaire, par Rémi Tremblay. — Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot. — Souvenir du cinquantenaire. — La science. — Pauvre institutrice anglaise. — Un conseil. — Nos gravures. — Un canon économique. — De partout. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Prédications de saint Jean-Baptiste. — Le cinquantenaire de la Société Saint-Jean-Baptiste : Saint Louis venant de prendre l'oriflamme à Saint-Denis ; Le défilé de la procession, La messe en plein air ; Le feu d'artifice ; Les courses ; Le tournoi ; Les courses en vélocipèdes.

NOTRE JOURNAL

Le deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (c'est-à-dire les numéros du mois de JUIN), aura lieu lundi, 7 juillet prochain, dans la grande salle de la *Patrie*, n° 35, rue Saint-Gabriel, à huit heures précises p.m.

A ce propos, nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs de conserver avec soin leurs numéros de manière à ce que toutes les primes soient réclamées.

Nous remercions nos nombreux amis du bon accueil qu'ils ont fait à notre journal, et nous pouvons les assurer que l'immense succès de notre entreprise ne fera que nous exciter à faire tout notre possible pour satisfaire nos lecteurs.

ENTRE-NOUS

Français du nouveau monde, allez votre chemin.

Votre chemin, ah ! vous le faites noblement. Votre chemin, vous le parcourez en vrais Français, et vos étapes se comptent par autant de conquêtes.

Conquêtes pacifiques, politiques, mais sûres et allant droit au but, vous envahissez l'Amérique.

Chaque peuple a sa mission, et vous, vous souvenant de cette vérité consacrée par dix siècles de gloire en Europe :

Gesta Dei per Francos,

vous continuez en Amérique l'œuvre poursuivie sans trêve et sans relâche par vos aïeux et par vos frères de France.

Car, quoi qu'on en dise, quoi qu'on fasse, quelques luttes qu'on puisse opposer, la France est toujours la reine des nations, le flambeau du monde, le creuset où se fondent toutes les idées pour donner à tous les peuples un lingot pur, un principe toujours bon et productif.

L'œuvre de la France est immense, le vôtre est appelé à des destinées aussi grandes et aussi prospères.

* * *

Ce ton solennel, ces réflexions philosophiques, cette voix prophétique que je me permets de prendre aujourd'hui, me sont inspirés par le spectacle grandiose auquel je viens d'assister.

Et ceci me rappelle une anecdote que je veux vous raconter—c'est une parenthèse de quinze lignes que je vous demande la permission d'ouvrir.

Un de mes amis, M. Hirtz, président de la Société de Secours Mutuels des Français, à Montréal, me racontait un jour son arrivée, ses luttes avec la misère aux Etats-Unis, son isolement au milieu de tout ce peuple qui parlait une langue qu'il ne comprenait pas alors. Il souffrait comme peut souffrir un enfant de la vieille Gaule qui n'entend plus le langage du pays.

Sur cette terre étrangère, perdu dans les plaines de l'Ouest, rien ne lui parlait de la France qui semblait ne pas exister là-bas.

Un jour, jour mémorable, il se trouvait à Chicago, on célébrait une fête quelconque, et dans la foule flottaient des drapeaux américains, anglais, espagnols, allemands même.

Et la France, la France, disait-il, où donc est-elle ?

* * *

Tout à coup, un air joyeux, vif et gracieux,

égrenne ses notes harmonieuses, et bientôt le passant perdu dans la foule, lui, voit défilé de beaux et solides gars comme on en voit là-bas, en Alsace, en Artois et en Bretagne, s'avancant d'un pas léger et précédés d'un drapeau...

Le drapeau tricolore !...

Alors, ivre de joie, heureux comme l'enfant sous les baisers d'une mère, comme le soldat—et il l'avait été en 1870—qui revoit le régiment, le cœur battant comme au premier aveu, ce bon garçon, n'y pouvant plus tenir, s'élançait, saisit le drapeau et le couvre de baisers.

Il embrassait la France, sa mère !

Ce drapeau était tenu par un Canadien, et l'air que jouait le corps de musique c'était : "Vive la Canadienne !"

* * *

Eh bien ! ce moment de suprême joie, ce bonheur pur parmi les plus purs, ce sentiment sublime de patriotisme, tout ce qu'il y a de bon dans l'homme enfin, vient d'être remué dans la poitrine de deux millions de Canadiens.

Le cinquantenaire de l'Association Saint-Jean-Baptiste vient de réunir toutes les familles, tous les comtés, toutes les provinces, tout le Canada, dans un seul sentiment d'union et de paix.

Plus de discordes, plus de haines, plus de partis politiques.

Le drapeau tricolore couvre de ses plis tous ses enfants.

O Patrie !

* * *

Avez-vous assisté à l'arrivée de quelques trains venant des Etats-Unis pendant cette grande semaine.

Chacun d'eux était plein comme un œuf, bondé d'amis que d'autres amis attendaient à la gare.

A peine le train était-il arrêté qu'on entendait ce mot d'ordre :

—Qui vive ?

—Canada !

C'était le mot de ralliement.

Et, bras dessus bras dessous, tous s'en venaient, le sourire aux lèvres, la joie au cœur, et plus d'un murmurait ces vers de Béranger :

Douce contrée
Puissent tes fils te revoir tous !
Enfin j'arrive
Et sur ta rive,
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux :
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir,
Moi désormais je puis mourir
Salut à ma patrie !

Un autre même qui trouvera de nombreux imitateurs redit la fin d'un autre couplet :

Je reviens pauvre, mais content.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

C'est un colon de plus qui revient aux champs de son enfance.

* * *

Ils sont tous venus, ils ont répondu à notre appel, et du Nord au Sud, du levant au couchant, du Pacifique à l'Atlantique, de la baie d'Hudson au Mexique, tous les Canadiens ont envoyé des députations pour les représenter à cette fête unique dans notre histoire.

Mais aussi, quelle réception ! quel éclat, quelle démonstration !

La ville est pavoisée de drapeaux, de draperies de toutes couleurs, partout s'élèvent des arcs de triomphe exécutés avec un goût qui fait honneur à l'architecture, M. Lapointe.

Les différentes sections de Montréal et des environs ont tenu à honneur de lutter entre elles, et le résultat obtenu a tellement surpris nos visiteurs qu'il est difficile de donner la palme à l'une d'elles.

* * *

Les choses se sont passées plus simplement en 1834, et on était loin de prévoir alors l'immense succès qui a couronné les efforts des premiers fondateurs de l'association Saint-Jean-Baptiste.

C'est dans un banquet que M. Ludger Duvernay a émis la première idée de fonder une société nationale, et c'est rue de Saint-François de Salles, aujourd'hui la rue Windsor, que ce dîner mémorable a eu lieu.

Le quartier riche, qui s'étend aujourd'hui de la rue Saint-Antoine jusqu'au-delà de la rue Sherbrooke, n'existait pas. Il n'y avait là que des champs et des vergers dans lesquels se trouvaient espacées et là des maisons isolées.

C'était le bout du monde, les champs jusqu'à la montagne.

A l'endroit où se trouve aujourd'hui la fabrique de voitures de M. Ledoux, était une grande maison de bois, moitié maison de ville, moitié maison de campagne, entourée d'un vaste verger où pommiers et groseillers croissaient librement et à l'aise.

Cette maison appartenait à M. John McDonnell, avocat, fils d'un colon écossais, très aimé des Canadiens.

* * *

Le 24 juin, jour de la fête de saint Jean-Baptiste, fête chômée généralement par nos pères comme on le fait encore maintenant dans certaines parties de France, M. McDonnell réunit à sa table une soixantaine d'amis Canadiens, Ecossais, Irlandais et Américains.

Vous le voyez, ce n'était pas précisément un banquet national qui était projeté, et ce ne fut que grâce à M. L. Duvernay qu'il le devint et qu'il acquit une célébrité historique.

Tous ces convives firent honneur, comme bien vous pensez, à la cuisine de leur hôte (qui savait, paraît-il, très bien faire les choses, et avait une excellente cave) et, les vieux vins de France aidant, au dessert on rappela des souvenirs, on raconta des anecdotes, etc., comme cela se passe encore de nos jours dans tout dîner de bonne compagnie.

Mais ce contact même de plusieurs races partageant le pain et le sel chez un ami commun, faisait ressortir d'une manière plus pénible encore l'isolement dans lequel se trouvaient les Canadiens.

Les autres avaient une patrie une existence nationale, un drapeau, tout enfin ce qui rattache l'homme au pays commun et l'unit dans un même faisceau.

Nous, Canadiens, nous n'avions rien de tout cela.

Abandonnés par un roi qui a laissé un nom abhorré, vendus mais non conquis ni vaincus, tyrannisés par les acheteurs, traités en ilotes plutôt qu'en citoyens, les hommes de cette époque sentaient de puis longtemps sourdre en eux des vellétés, sinon de révolte, au moins un besoin de liberté et de respect qui sont nécessaires à un peuple pour produire et occuper la place qui lui revient de par son intelligence et son génie propre.

* * *

C'est dans ces circonstances que M. Ludger Duvernay se leva et proposa à ses amis de se grouper, de s'unir et de fonder une société nationale canadienne-française.

L'idée fut accueillie avec des transports d'enthousiasme.

C'était le réveil tant attendu après un sommeil de soixante-dix ans.

C'est presque à la même époque que l'on adopta les deux emblèmes du Canada-Français, le castor et la feuille d'érable.

C'est M. D.-B. Viger qui proposa d'adopter la feuille d'érable.

"Cet arbre, dit-il, qui croit dans nos forêts, sur nos rochers, d'abord jeune et battu par la tempe, languit en arrachant avec peine sa nourriture du sol qui le produit ; mais bientôt il s'élançait, et, devenu grand et robuste, il brave les orages et triomphe de l'aquilon. L'érable, c'est le roi de nos forêts, c'est l'emblème du peuple canadien."

La soirée se passa joyeusement, les groupes s'étaient formés dans le verger et, dans cette belle soirée d'été, sous un ciel resplendissant d'étincelles, on parla d'avenir...

L'association de Saint-Jean-Baptiste, la société nationale canadienne, qui a aujourd'hui des ramifications dans tout le nouveau-monde, était fondée.

* * *

Cinquante ans ! comme c'est loin de nous ! De tous ces convives réunis autour de la même table, combien survivent ?

Neuf seulement ont répondu à l'appel.

Ce sont : MM. Trudeau, le jeune enfant en 1834, aujourd'hui Père Oblat aux Etats-Unis ; T.-S. Brown, connu sous le nom de général Brown, presque aveugle maintenant ; hon. juge Sicotte ; Georges de Boucherville, l'auteur du roman bien connu, *Une de*

perdue deux de trouvées ; hon. J.-L. Beaudry, conseiller législatif, maire de Montréal ; Hardouin Lionais ; hon. Henry Starnes, conseiller législatif ; G.-H. ChARRIER et Dr P.-E. Picault, ex-vice consul de France.

Comme on le voit, les rangs s'éclaircissent, ils étaient dix encore il y a quinze jours, quand la mort est venue surprendre l'un d'eux, M. R.-A.-R. Hubert, protonotaire de la cour supérieure du district de Montréal.

La plupart de ces vétérans, qui se sont associés à l'œuvre créée par le fondateur de notre société nationale, étaient dans les rangs de la grande procession, et le peuple les a acclamés, les têtes se sont découvertes et les fronts se sont inclinés avec respect devant leurs cheveux blancs.

Et ces vieillards, étonnés de voir cette explosion de patriotisme, cette union et cet élan grandiose, se sont souvenus du vieux temps où ils étaient si peu nombreux qu'on se souvient de leurs noms qui sont inscrits dans le livre d'or de l'histoire.

* *

Ils se sont souvenus, l'émotion les a gagnés, une larme même est venue rouler sur leurs joues flétries—c'est l'un d'eux qui nous l'a dit—et en un instant toute leur jeunesse, leurs belles années, ceux qu'ils ont aimés, leurs rêves, leurs espérances, leurs jours de joie, tout cela est passé devant leurs yeux comme un décor splendide de féerie ou un rêve.

Car ces hommes, aujourd'hui courbés par l'âge, ont été de beaux et forts jeunes gens ; ils portaient haut la tête, avaient le jarret ferme et l'œil plein de feu, et eux, plus que nous peut-être, avaient du patriotisme plein le cœur.

Ils l'ont bien prouvé.

Puis les années sont venues, et de jeunes devenus vieux, ces hommes d'une autre époque ont accueilli avec enthousiasme ce cinquantenaire béni.

En effet, cinquante ans, une existence et demie d'homme n'est que la moitié de l'enfance d'un peuple.

Cinquante ans pour nous, éphémères, c'est la moitié d'un siècle, or un siècle c'est la soixantaine partie de la chronologie du monde.

Ce n'est rien dans la vie des nations.

Cinquante ans, c'est la première jeunesse, car l'exemple que nous avons sous les yeux le prouve bien.

On était cinquante-six en 1834, on est cent mille et plus en 1884.

Bravo !

* *

Si on a acclamé les vivants, on a eu une pensée pour les morts ; beaucoup de nos compatriotes des États-Unis ont visité le cimetière de la Côte des Neiges pour y rendre un hommage dû aux patriotes qui dorment du dernier sommeil.

Ceci est bien et juste

Ce voyage à la cité des morts, après cet étourdissement de fêtes et de réjouissances, loin d'être un contraste, est au contraire la conséquence naturelle de la même pensée, car c'était encore et surtout s'occuper de la patrie et de la grande famille canadienne que d'aller saluer le monument des braves et réfléchir un instant sur la tombe de ceux qui ont combattu pour nos libertés et sont morts pour les conquérir.

Cette note grave, se faisant entendre au milieu des joyeux *allegros*, est l'accompagnement vrai de cet hymne à la Patrie que nous venons de chanter.

* *

Et maintenant, Canadiens, songeons à l'avenir ; que l'œuvre entreprise et menée si vigoureusement continue à porter ses fruits et soit toujours utile.

Nous venons d'attirer sur nous l'attention du monde entier, notre nom, presque inconnu hier, est prononcé partout, dans tous les pays, nous venons d'affirmer notre existence et de prendre une place honorable, sinon la première, dans le nouveau monde.

Cet honneur nous crée des devoirs, "renommée comme noblesse oblige," et c'est à nous de prouver que nous le méritons.

Groupons nous encore, resserrons les rangs et que le faisceau devienne plus fort.

Ce cinquantenaire produira donc ; nos amis qui nous ont quittés pour aller végéter sous un ciel étranger, reviendront ici où des forêts sans bornes attendent le défricheur pour lui donner la paix et le bonheur.

Quant à ceux qui restent loin de nous, le souvenir du 24 juin les rendra plus fiers de leur origine qu'ils affirmeront haut la tête, ils parleront la langue du pays avec orgueil et prouveront par leur conduite et leur courage qu'ils sont les dignes représentants d'une race noble et respectée.

Ils n'oublieront jamais ces quatre mots qui résument tout :

Dieu, Famille, Honneur, Patrie !

Tous enfin vous vous souviendrez du rôle auquel Dieu vous a destinés.

Français du nouveau-monde, allez votre chemin.

LÉON LEDIEU.

UN RÊVE

N'ayez crainte... je ne vous parlerai ni de verte pelouse, ni d'allées ombrées, ni de nymphes aux yeux charmeurs.

J'ai passé l'âge des songes amoureux. Mon rêve a plutôt un certain air politique et un cachet national, et les fêtes du cinquantenaire de la Saint-Jean-Baptiste sont un prétexte quasi plausible pour vous le narrer.

C'était l'autre soir, à la sortie d'une de ces assemblées où l'on parlait de tout pour se faire la bouche en vue du cinquantenaire. L'imagination surchauffée par les paroles chaleureuses que j'avais entendues, je me laissai aller, de retour à la maison, à l'une de ces grandes rêveries patriotiques qui consolent du passé... du présent, et dorment l'avenir.

Voici la chose en deux mots.

Nous sommes et resterons français. C'est la mort dans l'âme que nos pères sont passés sous la domination anglaise, après avoir écrit du plus pur de leur sang cette sublime page de l'histoire où figurent tant de braves, de Jacques-Cartier et Champlain à Montcalm et Lévis. Et nous, leurs fils, c'est en vue de l'avenir que nous acceptons le fait accompli... sous bénéfice d'inventaire.

Aux sombres jours de la cession—car il n'y eut pas de conquête—la population française du pays était de soixante mille âmes à peine. Cette poignée de braves a survécu, grâce à son amour inaltérable de la France, à toutes les tourmentes politiques, à tous les efforts sans cesse renouvelés d'un pouvoir à l'origine ennemi et despotique pour l'annihiler.

Que dis-je ? Cette poignée de héros s'est faite gerbe, puis les gerbes fécondes se sont multipliées avec une rapidité tenant du prodige, se doublant cinq fois en cent vingt-cinq ans.

Aujourd'hui plus d'un million et demi de cœurs français, répandus dans l'Amérique du Nord, sont unis dans une commune pensée de patriotisme attente—et tout en restant loyaux autant qu'il convient de l'être—se félicitent à l'envie d'avoir cru et de s'être multipliés si miraculeusement, conservant intacts leur physionomie et leur caractère nationaux, leur langue, leurs lois et le dépôt sacré de leurs croyances religieuses.

Quel sera cet avenir prochain que nous attendons, comme autrefois le peuple de Dieu le Messie ?

Dans la province de Québec nous sommes un million, et nous envahissons lentement mais sûrement Ontario, pendant que nos frères Acadiens se groupent, s'organisent et commencent à se compter dans les provinces maritimes, au Nouveau-Brunswick particulièrement.

Dans vingt-cinq ans nous serons deux millions, et quatre millions dans cinquante ans—si nous progressons comme par le passé—pour célébrer avec éclat le centenaire de la Saint-Jean-Baptiste et sceller à jamais nos destinées.

Quatre millions ! Oui, nous aurons atteint ce chiffre pour peu que nous soyons à l'avenir dignes de nos ancêtres, de la France et de nous-mêmes.

Et nous inaugurerons à cette époque une ère nouvelle, une ère vraiment nationale, une ère de vie et de pleine liberté.

Nous couvrirons toute la province de Québec et une bonne moitié de celle d'Ontario, où nous élèverons un nouveau Carillon sur les frontières occidentales de la Nouvelle-France. Québec, la ville aigle, le port incomparable ; Québec, l'invincible, commandera le Saint-Laurent. Par nos postes avancées—les îles de la Madeleine, l'île d'Anticosti et un autre Charlebourg sur les côtes de la Gaspésie—nous ferons équitablement la loi dans le golfe, et nous assurerons notre route vers la haute mer et la vieille France... devenue notre grande sœur aînée.

Quel rêve ! grand Dieu, quel rêve !... qui peut se réaliser pourtant.

Mais pour le réaliser ce rêve, il faut de l'union et de la concorde, de l'énergie et de l'esprit de sacrifice, du patriotisme pour tout résumer d'un mot.

Pour réaliser ce rêve, il nous faut enterrer la hache de guerre et aiguiser celle du colon ; moins de partis et de haines politiques et plus de vraie politique ; moins de frères qui deviennent tièdes, se découragent, lâchent pied et prennent la route de l'exil au grand deuil de la patrie, laissant la charrue pour la fabrique, la proie pour l'ombre, et plus de cœurs simples et forts religieusement fidèles à la culture du sol, cette occupation favorite des gentilshommes et des bons patriotes.

Pour réaliser ce beau rêve enfin, il faut veiller, faire acte de vigueur et de patriotisme, tenir notre drapeau haut et ferme, avoir du cœur.

Sursum corda !

GEORGES DUHAMEL.

MULTIPLICAMINI

" Nous partimes cinq cents, mais par un prompt renfort, nous nous vîmes trois mille, en arrivant au port.

" Tant à nous voir marcher avec un tel courage,

" Les plus épouvantés reprenaient de courage."

(LE CIV.)

Ces paroles, que le grand Corneille a mises dans la bouche de don Rodrigue, expriment bien l'idée d'un accroissement extraordinaire. A la vue du danger qui menace la patrie, un héros, suivi de quelques braves, jette le cri d'alarme, et, s'élançant le premier vers l'ennemi, il entraîne à sa suite un si grand nombre de combattants, qu'en un instant sa troupe est plus que quintuplée. Et grâce à ce recrutement aussi rapide qu'inespéré, l'invasisseur est repoussé.

Le bon génie qui préside aux destinées du Canada, celui qui a guidé vers nos rivages les Jacques Cartier, les Champlain, les Maisonneuve, les Laval, les Queylus, etc., si ardemment secondés dans leur œuvre par les admirables femmes qui ont nom Mme de la Peltrie, Mlle Mance, Marguerite Bourgeois, etc., celui qui a soutenu le courage de tous ces vaillants pionniers de la civilisation chrétienne en Amérique, au milieu d'obstacles sans nombre et de périls de tous genres ; ce bon génie qui a fait de nos ancêtres de véritables héros en les revêtant du triple caractère d'apôtres, de soldats et de laborieux ; ce bon génie qui n'a pas un instant cessé de veiller sur la petite famille française depuis que le sort des armes l'a fait passer sous une autre drapeau, et qui lui donne chaque jour des preuves évidentes de sa sollicitude ; ce bon génie enfin que nous avons choisi pour patron et pour protecteur, SAINT JEAN-BAPTISTE, en rendant compte à Dieu des faits et gestes du pauvre petit groupe français oublié depuis tant d'années sur les bords du Saint-Laurent, pourrait rendre des points au Cid de Corneille.

Car, au début, nous partimes moins que cinq cents, et nous nous voyons plus qu'un million et demi en arrivant au port.

Le port pour nous, c'est la liberté religieuse, sociale et politique dont nous avons obtenu la pleine et entière jouissance après un demi siècle de luttes et d'efforts incessants.

Le protêt solennel que les patriotes de 1837 ont si glorieusement signé de leur sang, a été le signal du combat. A l'exemple de saint Jean-Baptiste, payant de sa tête les remontrances qu'il avait le courage de faire à l'incestueuse Hérodiade, plusieurs sont morts pour avoir osé réclamer contre l'arbitraire. Mais le sang de ces martyrs a été une semence féconde.

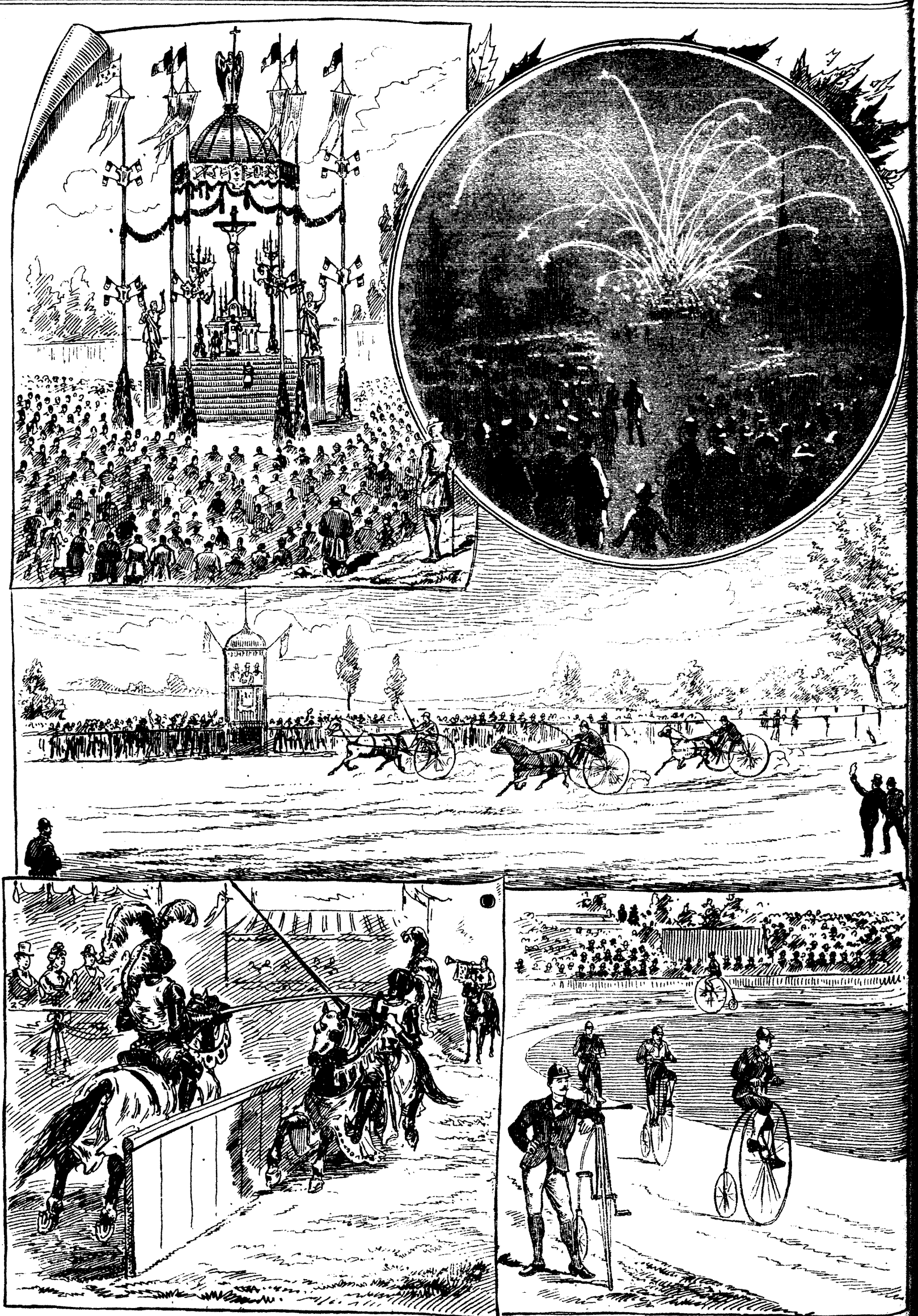
Aujourd'hui, nous sommes libres, nous sommes forts, nous nous appelons légion.

Si nous continuons, par notre sagesse et notre travail de marcher avec la même vitesse que par le passé dans la voie du progrès, qui peut prévoir ce que nous réserve l'avenir ? *Multiplicamini*, a dit le Créateur à nos premiers parents.

Nous avons jusqu'ici accompli le précepte. Continuons, afin que dans cinquante ans, à pareille fête, nos petits enfants puissent dire comme nous :

Nous partimes moins de cinq cents, mais par un prompt renfort, nous nous voyons..... mettez vous-mêmes, lecteurs, le chiffre qui vous paraît le plus probable.

ALPHONSE CHRISTIN.



LE CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ SAINT JEAN-BAPTISTE—La Messe en plein air—Le feu d'artifice—Les Courses—Le Tournoi—Les Courses en Velocipèdes.



LE CINQUANTEAIRE DE LA SOCIÉTÉ SAINT JEAN-BAPTISTE—Saint-Louis venant de prendre l'oriflamme à Saint-Denis—Le défilé de la procession.

LE CINQUANTENAIRE

CANTATE

Français du Canada, que votre voix s'apprête
A chanter ce beau jour :
Nous venons aujourd'hui de cette belle fête
Acclamer le retour.

L'aube naît et déjà la vaste multitude,
Serrée en rangs épais,
Défile, respirant la douce quiétude,
Le bonheur et la paix.

Vous qui du ciel voyez cette masse profonde,
Ancêtres vénérés,
Dites : ces rejetons d'une race féconde
Sont-ils dégénérés ?

Voyez leur front altier, leur figure sereine,
Voyez ces étendards
Flotter au gré des vents sur cette vagné humaine
Où plongent vos regards !

Dans l'espace éthéré, flottent les pâles ombres
De ces hommes de fer, morts aux champs de l'honneur.
Ils viennent, du futur perceant les voiles sombres,
Découvrir à leurs fils une ère de bonheur.

Ils viennent apporter à la grande revue
Les touchants souvenirs d'un passé glorieux,
Quand la sainte espérance expose à notre vue
A côté du présent l'avenir radieux.

Nous regardons, ravis, le présent qui s'efface,
L'avenir qui s'avance et le passé qui fuit,
Ces mobiles jalons que le Temps dans l'espace
Transforme en s'éloignant sur la route qu'il suit.

Ces trois termes fatals, le Canadien les aime,
Il fut, il est encore, il veut être toujours
Digne de ses aïeux et digne de lui-même,
Fidèle au Canada, son pays, ses amours.

Sur un nuage d'or, dans la voûte azurée
Le génie immortel du Canada français
Chante et fait retentir de sa voix assurée
Les airs du firmament : Écoutez ses couplets :

Je suis soldat, voyageur, censitaire,
Hardi marin, pisible laboureur,
Coureur de bois, défricheur, mandataire,
Homme d'état, artiste, découvreur.
Est-il besoin que je me sacrifie ?
Sans hésiter j'affronte le trépas.
La nation que je personnifie
Est du sang des héros : elle ne mourra pas.

Pour conserver ma multiple existence,
Il m'a fallu guerroyer constamment,
Abandonné, sans la moindre assistance,
Contre Albion j'ai lutté vaillamment.
A Sainte-Foy, pour la France, ma mère,
Je triomphai dans un suprême effort.
On me vendit ! Ma douleur fut amère,
Mais, en dépit de tous, je suis devenu fort.

Sous le drapeau de la vieille Angleterre,
J'ai par deux fois chassé l'envahisseur.
Bravant l'orgueil d'un pouvoir arbitraire,
J'ai dû, plus tard, combattre l'oppressur.
On a pendu de sublimes rebelles,
Nobles martyrs dont l'œuvre restera.
Le coq gaulois a retrouvé ses ailes,
Je suis libre et jamais l'on ne m'asservira.

De mon bras musculaire
Je frappe rudement
Le chêne séculaire
Qui s'abat lourdement.
Sur l'élément perfide,
Domptant les flots rétifs,
Je saute le rapide
Sans toucher aux récifs.

On me voit au portage,
A l'usine, au moulin,
Au chantier, sur la caye,
Ou, fouillant le ravin,
Du flanc de la montagne
J'extrait l'or précieux,
Durs travaux qu'accompagne
Toujours mon chant joyeux

De mon bras musculaire
Je frappe rudement.
Le chêne séculaire
Qui s'abat lourdement.
Sur l'élément perfide,
Domptant les flots rétifs,
Je saute le rapide
Sans toucher aux récifs.

Apôtre, allant porter la semence féconde,
Chasseur, s'aventurant dans la forêt profonde.
Nocher, sillonnant les cours d'eau,
Le Canadien-Français poursuit ses destinées :
Il est, des nations sur ses pas entraînées,
Le guide et le porte-flambeau.

On l'a vu traverser, dans ses courses lointaines,
Les fleuves, les grands lacs, les vallons et les plaines.
Escalader le pic géant
Marcher du Groënland au golfe du Mexique.
Des rivages fleuris que baigne l'Atlantique
Jusqu'aux bords du Grand-Océan.

C'est lui qui, le premier, parcourut l'Amérique.
Sur tout le continent, la légende historique
Rédit les noms de nos trappeurs.
Civilisation, tu nous dois tes conquêtes
En marchant tu nous dis : Français Canadiens, vous êtes
Mes pionniers et mes sapeurs !

RÉMI TREMBLAY.

LES

AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XV

Il y avait huit jours que Faraude habitait sous le toit hospitalier du couvent, et elle n'avait pas encore trouvé une place à sa convenance.

Elle avait été appelée plus d'une fois au parloir, et elle avait subi plus d'un examen et plus d'un interrogatoire. C'était à qui la demanderait ; mais elle posait maintenant des conditions dont elle ne se démorait pas. D'abord la liberté du dimanche ; ensuite une cuisine saine qui ne fût pas sous terre, enfin l'emplacement d'un lit dans l'appartement même des maîtres, et non pas un logement séparé qui l'obligeât à se trouver mêlée à une domesticité étrangère.

Un jour, la sœur qui lui avait conservé le plus vif intérêt, remarqua qu'elle avait l'air triste et la retint pour lui en demander la cause.

— Vous trouvez que la place tarde bien et que vous dépensez de l'argent, ma chère fille, dit-elle, il faudra en arriver aux concessions.

— Ma sœur, ma tristesse ne vient pas de là, répondit Faraude.

— D'où vient-elle ? Voilà deux jours que je remarque que vous paraissez vous déplaire à la maison.

— La maison me plaît, ma sœur ; est-ce que vous n'êtes pas toutes pétries de charité pour le pauvre monde ? Est-ce que je n'ai pas la messe tous les matins ? Oh ! ma sœur, cette maison serait un paradis s'il n'y avait pas les autres.

— Ah ! je comprends ; mais ne vous a-t-on pas mise à part de celles qui font du bruit et qui mangent et boivent en cachette ?

— Oui, ma sœur, je suis maintenant dans une espèce de quartier de dames, de pauvres dames sans places et qui n'ont plus d'argent, et je n'ai jamais rien vu de plus triste. Il y en a une qui ne fait que sangloter toutes les nuits. Je ne peux pas dormir.

— Ah ! la pauvre gouvernante anglaise. Pauvre fille ! Je ne peux lui rien trouver, elle déplaît à tout le monde par son air désespéré. Parlez-moi d'une cuisinière comme vous, elle se case tout de suite, car si vous n'étiez difficile, vous auriez déjà trouvé vingt places. Je vous ferai changer de lit puisque le voisinage de la pauvre miss Philippe vous attriste.

— Non, non, ne me faites pas changer, dit généreusement Faraude ; la pauvre dame m'aime beaucoup et elle m'a fait comprendre dans son baragouin qu'elle était bien heureuse de m'avoir pour voisine. Si je ne peux pas l'aider, moi du moins je ne lui fais pas de misère et je n'essaie pas de l'empêcher de pleurer en lui disant des sottises.

Comme Faraude prononçait ces paroles, une dame, pensionnaire dans l'établissement entra, et, s'adressant à la sœur :

— Ma cousine m'écrit que la personne dont je je lui parle lui convient, dit-elle ; elle me laisse le soin de m'arranger avec elle. Voulez-vous bien vous charger de cela, ma sœur

— Madame, je suis enchantée de cette nouvelle. Faraude, ne vous en allez pas, c'est de vous qu'il s'agit. Voici enfin une bonne famille chrétienne et fort riche. Vous ne pourrez être mieux. Asseyez-

vous, madame le permet, et tâchez de ne pas laisser passer cette occasion.

— Expliquez-vous, j'ai là une pauvre enfant qui m'attend."

Faraude obéit à la sœur, et la vieille dame lui donna un aperçu de ceux qui désiraient devenir ses maîtres. C'étaient de riches marchands fourreurs. Il y avait un grand-père et une grand-mère, leur fille, veuve, et son fils veuf aussi ; puis une petite fille fort malade en ce moment, c'est-à-dire trois générations sous le même toit. Les domestiques étaient peu nombreux mais bien stylés ; la maison était tenue chrétiennement et avec beaucoup d'ordre.

Naturellement ce début plut à Faraude. Ses trois conditions n'étaient plus un obstacle, puisque dans cette riche famille tout était organisé pour le plus grand bien de tous, et, au bout de quelques minutes de pourparlers, il fut décidé qu'elle irait le jour même rue St-Honoré, portant une lettre d'introduction et sûre d'être bien accueillie.

Quand la sœur se représenta, elle eut à recevoir les remerciements émus de Faraude et l'expression de la reconnaissance de la bonne dame pensionnaire, qui ne tarit pas d'éloges sur la Bretonne quand celle-ci eut disparu pour aller faire ses paquets.

— Vous comprenez, ma sœur, dit-elle, l'embarras de ces pauvres gens si riches. C'est au moment où ils sont le plus inquiets sur leur petite fille que leur cuisinière leur manque. Et comment mettre dans cet intérieur en désarroi une étrangère suspecte ? Ces dames ne quittent plus la chambre de l'enfant, que le médecin, je le sais de bonne source, a condamné. Aussi, la pauvre grand-mère m'écrit : "Donnez-nous une personne sûre, absolument sûre, car en vérité elle sera maîtresse dans son département."

— La Providence vous sert à souhait, répondit la sœur ; je ne sais pas ce que sont les capacités de cette bonne fille comme cuisinière, mais je réponds de la délicatesse de sa conscience et de sa parfaite sincérité. Elle a édifié toute la maison, sans s'en douter, pendant les huit jours qu'elle a passés ici. Seulement, j'ai peut-être oublié de vous le dire, et j'espère que cela n'entravera pas vos arrangements, Faraude est fort ignorante, elle ne sait pas lire.

— Eh ! ma sœur, est-ce un inconvénient ? Nous serons sûres qu'elle n'aura pas gâté l'esprit naturel qu'elle possède par la malice écrite. De notre temps, un esprit sain vaut mieux qu'un esprit mal cultivé. Les légers inconvénients de ce que vous appelez l'ignorance de Faraude seront contrebalancés par mille avantages.

Comme elle disait ces paroles Faraude reparut avec son lourd paquet, avec lequel elle croyait s'en aller d'un pas léger vers la rue St-Honoré. Mais la bonne dame ne voulut point entendre de cette oreille. Elle dit qu'elle lui épargnerait une telle fatigue en lui procurant une voiture.

— Au revoir, ma chère sœur, dit Faraude, je reviendrai vous voir puisque j'aurai des maîtres chrétiens qui ne me prêteront pas l'ingratitude. Je viendrai au moins une fois par mois assister à la messe et voir si j'ai des lettres. Car, dame, on ne sait pas ce qui peut arriver, et j'ai donné mon adresse ici aux gens de St-Cornély. A Paris, il y a des milliers de maisons, et ce ne sont pas les changements qui manquent. Un couvent ça reste dans le même endroit, et madame la supérieure a eu la bonté de permettre que mes lettres soient adressées chez vous. De sorte qu'il faudra toujours bien que je revienne, même en supposant que je reste indéfiniment dans la bonne place que madame m'a procurée.

La sœur l'assura qu'elle serait toujours la bienvenue, en quelque circonstance que ce fût, et Faraude suivit la dame pensionnaire qui la conduisit à la station de voitures voisine.

Elle et son paquet entrèrent ensemble dans un fiacre, et la dame jeta l'adresse au cocher en adressant un sourire à la voyageuse. Une demi-heure plus tard Faraude descendait devant un luxueux magasin, et passait, non sans un certain effroi, entre deux ours gigantesques superbement empaillés, farouches et inoffensives sentinelles posées de chaque côté de la porte d'entrée.

Questionnée par un commis sur le but de sa visite, elle lui remit la lettre de recommandation et le suivit dans un vaste bureau où écrivait un homme de trente ans de l'aspect le plus distingué.

Il lut la lettre, enveloppa Faraude d'un regard investigateur et, se levant, lui fit signe de le suivre. Il ouvrit une porte placée au fond du bureau, traversa un corridor, monta un escalier et arriva dans une

LA SCIENCE

On annonce de nouvelles découvertes scientifiques en rapport avec l'électricité. On parle de photographie à de grandes distances par des fils conducteurs, et même de miroirs électriques au moyen desquels votre correspondant pourrait voir de cent lieues votre visage réfléti dans une glace, où il suivrait tous les mouvements de vos muscles faciaux, comme s'il était à côté de vous. Il ne manquera plus, après cela, qu'une machine à sténographier vos pensées intimes à travers votre front, suivant la façon de procéder de M. Cumberland.

Le fait est qu'on peut s'attendre à tout, et qu'il serait quelque peu présomptueux de se prononcer sur ces annonces de merveilles, depuis le téléphone, cette chose renversante qu'on aurait pu prédire, il y a vingt ans, qu'au risque de se faire décréter de folie.

Si la voix humaine peut se faire entendre à mille lieues de distance, si elle peut même, comme on l'assure, traverser le globe terrestre et aller d'un antipode à l'autre, pourquoi n'en serait-il pas des phénomènes de la vision comme ceux de l'audition.

Encore une fois, on peut s'attendre à tout. Les dernières inventions ne permettent plus de douter de rien, et il ne faudrait pas se montrer sceptique à la façon de nos incrédules ancêtres si l'un de ces jours quelqu'un annonçait qu'il a trouvé la pierre philosophale, la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel. Il faudrait reconnaître que c'est possible et dans "les idées du jour."

PAUVRES INSTITUTRICES ANGLAISES

Les gouvernantes et institutrices anglaises sont actuellement si nombreuses à Londres, que leurs gages sont descendus dans des proportions vraiment désastreuses. Un journal anglais raconte à ce sujet le fait suivant :

Le *Times* contenait, il y a quelque temps, l'annonce suivante : "On demande une institutrice sachant seigner l'allemand, le français et la musique ; s'adresser personnellement chez lady X..., à telle heure." Une cinquantaine de candidats se présentèrent chez la riche noble anglaise, qui demandait une institutrice pour ses enfants.

—Que celles de ces dames qui ont plus de trente ans veuillent bien se retirer, commença par dire d'un ton arrogant la riche de la maison.

Le salon se vida à moitié.

—Il faut connaître le latin et les mathématiques, je ne puis employer une institutrice ne connaissant pas ces deux branches.

Plusieurs des pauvres candidates se retirèrent.

—J'exige également l'enseignement de la composition, car mes filles ont reçu une éducation musicale très développée.

Le laquais de service laissa de nouveau passer une dizaine d'institutrices.

—Je désire en outre faire enseigner à mes filles la peinture à l'aquarelle et sur porcelaine.

Nouvelles disparitions.

—En outre, j'oubliais de dire qu'il est nécessaire que ma gouvernante puisse enseigner les éléments de la gymnastique et surveiller mes filles pendant les leçons de danse.

Il ne restait plus que trois aspirantes dans l'appartement.

—Quant au traitement, il sera de \$125 ; on ne passera pas les vacances chez moi."

Impatentées, deux jeunes professeurs prirent la porte. Il ne restait plus qu'une seule institutrice.

Le journal anglais qui nous fournit ces détails ne nous dit pas combien de temps la malheureuse est restée dans cette généreuse famille.

UN CONSEIL

A cette époque de l'année, les citrons sont très abondants sur le marché. Le jus de citron est employé comme vermifuge antiseptique, astringent. La limonade de citron est fort estimée dans les fièvres putrides, la variole, les maladies bilieuses. Mélangée avec du miel, la limonade de citron est un colutoire excellent et réussit dans les angines de mauvais caractère.

Il est bon de faire provision de citrons qui se conservent fort bien dans la saumure.

NOS GRAVURES

Pas d'explications, n'est-ce pas ? elles parlent d'elles-mêmes.

Notre artiste a exécuté ces dessins sur le vif, et c'est là leur mérite.

CANON ÉCONOMIQUE.

Depuis quelque temps on essaye au fort Hamilton, situé à l'entrée de la baie de New-York, un canon à âme lisse, — long de 24 pieds, où la poudre est remplacée par l'air comprimé — qui est destiné à lancer des projectiles creux chargés de dynamite. Pour les essais ou emploi de projectiles chargés de plomb au lieu de dynamite. Tout étant nouveau dans ce système, il faudra sans doute de longues expériences pour déterminer exactement la valeur du canon à vent au point de vue de la précision et de la force de pénétration. Le seul résultat démontré jusqu'à présent est qu'avec une charge de 500 livres un projectile peut être lancé à travers les Narrows, de Fort Hamilton à Fort Wadsworth.

Les inventeurs de ce nouvel engin disent qu'il offre de nombreux avantages. L'air comprimé est beaucoup moins cher que la poudre. A bord de steamers ou dans les forts, on aura la vapeur à discrétion pour comprimer l'air. Pour le service en campagne on emportera une provision d'air comprimé mis en bouteilles. Le canon ne s'enrasse pas et n'a pas besoin d'être nettoyé. Comme il ne projette pas de fumée, l'ennemi n'aura aucun moyen de découvrir la position d'une batterie masquée de canons à vent. Le bruit de l'explosion est très faible, ou plutôt nul. Il n'est pas nécessaire que le projectile ait beaucoup de force et de pénétration, car son effet destructeur sera causé par l'explosion de la dynamite. Ces projectiles seront de vraies torpilles aériennes, plus dangereuses que les torpilles sous-marines, car elles n'auront pas à vaincre la résistance de l'eau. Enfin, un canon à vent peut se construire facilement et très vite, et il ne coûte qu'un vingtième du prix d'un canon ordinaire de même calibre.

DE PARTOUT

—Il y a 107,300 maisons à New-York, et ce nombre augmente au taux de 2,600 par année.

—Les Rothschilds possèdent des bons des Etats-Unis pour une somme de \$400,000,000.

—La ville de Londres consomme 6,500 tonnes de viande par semaine.

—Dans l'estomac d'une vache tuée dans le Kentucky, on a trouvé 260 épingles à cheveux.

—Dans toutes les parties des Etats-Unis on s'attend à une immense récolte de pommes cette année.

—Il y a à New-York pas moins de quarante millionnaires, dont trente possèdent de \$5,000,000 à \$50,000,000, et dix valant de \$50 millions à \$150 millions.

—Une femme, qui vient d'être arrêtée à Marendra (Hongrie), a confessé avoir empoisonné quatre maris et une centaine de femmes depuis deux ans. Plusieurs complices ont été arrêtés.

—Il existe de nombreux témoignages pour prouver que les oiseaux et les insectes disparaissent des localités, devant bientôt souffrir de quelque maladie contagieuse. Aux médecins d'y voir.

—Un écrivain protestant d'une valeur universellement reconnue, M. Richard Grand Whist, écrit dans le *North American Review* que le crime et le vice se sont développés d'année en année, depuis cinquante ans aux Etats-Unis, presque dans la même proportion que le système d'écoles publiques. Il ajoute que le respect filial et l'amour paternel se sont affaiblis. Quant à la modestie des jeunes gens et jeunes femmes, il n'en reste point de trace, dit-il ; ils ne rougissent plus parce qu'ils en ont perdu le pouvoir.

Beau résultat, vraiment.

Dans un restaurant à la mode :

—Garçon, ce potage est trop salé !

—Oh ! monsieur, ce n'est rien en comparaison de la note qu'on va vous présenter tout à l'heure.

vaste antichambre sur laquelle donnaient plusieurs portes.

—Déposez sur ces banquettes ce paquet qui paraît bien lourd, dit-il avec bonté, je vais prévenir ma mère.

Mais, comme il prononçait ces paroles une porte s'ouvrit et un vieux monsieur, escorté de deux dames, fit son entrée.

Le jeune homme marcha rapidement vers lui.

—Eh bien ! docteur ? demanda-t-il.

Le médecin lui serra la main et répondit :

—Ainsi que je le disais à ces dames, la maladie me paraît stationnaire ; mais il y a toujours le terrible péril, c'est la grande faiblesse de l'enfant.

—Vous ne la trouvez pas pire ?

—Non ; mais un jour de plus c'est une perte de forces, puisqu'on ne peut parvenir à la faire manger.

Un triple soupir lui répondit, et le docteur, saluant les dames et prenant le bras du père, qui avait oublié Faraude, s'en alla lui parlant bas.

Mais les deux dames l'avaient aperçue et la plus jeune, qui était bien jeune pour un grand-mère, s'approcha d'elle pour lui demander ce qu'elle voulait. Faraude lui tendit la lettre ouverte qu'elle avait conservée. La dame la lut et, se tournant vers la porte sur le seuil de laquelle une dame plus petite en cheveux blancs demeurait debout.

—Maman, c'est la bonne fille que nous a proposée notre cousine Dermill au, dit-elle ; puisque vous retournez au rès de Thérèse, je vais la conduire auprès de Marceline.

Et faisant signe à Faraude de prendre son paquet, elle la conduisit par un corridor obscur dans un appartement où deux femmes étaient occupées à coudre.

—Marceline, dit la dame à la plus âgée qui avait la plus douce figure du monde, voici la nouvelle cuisinière que nous envoie ma cousine Dermilleau. Mettez-la au courant de son travail et congédiez cette femme qui fait l'intérim.

Marceline s'était levée aux premiers mots.

—Oui, madame, répondit-elle.

Et, se rapprochant de sa maîtresse :

—Quelles nouvelles ce matin ? demanda-t-elle.

—Pas meilleures, ma pauvre Marceline.

—Mais pas pire non plus ?

—Non ; mais, comme dit le docteur, c'est chaque jour une déperdition de forces.

—A-t-elle pris son chocolat ?

—Non, elle n'a encore rien voulu prendre ce matin.

Et elle s'en alla en portant son mouchoir à ses yeux.

L'autre femme regarda Marceline.

—Ils la perdront, dit-elle, vous verrez qu'ils la perdront.

—Taisez-vous, Marie, ne dites pas cela. Et vous, ma bonne fille, venez que je vous installe. Comment vous appelez-vous ?

—Faraude.

—C'est un surnom, sans doute ?

—Oui ; mais j'y suis tellement habituée... Mon vrai nom c'est Marion Rouxel.

—Enfin, peu importe, laissez votre paquet ici, votre chambre est de ce côté. Allons d'abord à la cuisine.

Elles passèrent dans une cuisine bien aérée et assez vaste qui donnait sur une cour étroite, mais qui n'était pas un sous-terre, comme disait Faraude.

Marceline fit remarquer à Faraude que rien ne lui manquait, qu'elle avait tout sous la main : l'eau, le gaz, le charbon. La femme de ménage qui tenait la place s'occupa de la mettre au courant et partit une heure plus tard, laissant Faraude se tirer d'affaire pour le dîner.

Celle-ci se mit vaillamment à l'ouvrage.

—La maison n'est pas gaie, dit-elle tout haut quand elle se trouva seule, on dirait que la mort va y entrer ; mais c'est du monde honorable qui l'habite, riche aussi, car Seigneur, je n'ai jamais vu tant de mécaniques de tous les genres dans une cuisine.

(La suite au prochain numéro.)

SOUVENIR DU CINQUANTENAIRE

C'est une charmante gravure polychrome, sur fond or, un petit bijou dû à M. Julien, le célèbre dessinateur canadien, que tout le monde voudra placer dans son salon.

Cette miniature, ce chef-d'œuvre, est en vente partout.

Prix : 10 cents. C'est donné.

JOUISSEZ

De la Santé et du Bonheur

COMMENT? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." M^{de} M. M. B. Goodwin, Ed. *Christian Monitor*, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Monoton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationales, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria?
"Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
M^{de} J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorroïdes?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorroïdes qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
M^{de} H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres funéraires,
Cirulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Étiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

CASTOR FLUID
(Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraîchissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.

N. GOYETTE, BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Eaux 1 et 3.

CHARLES DAVID, MAGASIN DE CHAUSSURES,
365, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,
No. 87, RUE SAINT-JACQUES,
MONTREAL.

16977

NOS PRIMES

Les personnes dont les noms suivent ont réclamé et touché le prix de leurs primes du mois de Mai :

O. Fauteux, 83 rue Vitré, Montréal.
L. N. Rhéaume, 68 rue Fullum, Montréal.
N. Leblanc, (2 primes) 69 rue St. Maurice, Montréal.
J. E. Deslauriers, 815 rue Craig, Montréal.
J. A. Porlier, 240 rue Ste Elizabeth, Montréal.
T. Plante, 165 rue Craig, Montréal.
W. Morin, 106 rue Wolfe, Montréal.
Thomas Gaudry, 499 rue Ontario, Montréal.
E. Jalbert, 190 rue Dorchester, Montréal.
Victor Fortier, 683 rue St. Laurent, Montréal.
Olivier Trudeau, 2615 rue St. Joseph, Montréal.
Dr F. X. Duplessis, Richmond station.
A. Provencher, 196 rue Aqueduc, Montréal.
H. Beauchamp, 36 rue Sanguinet, Montréal.
Albert Valois, commis chez Beauchemin & Valois (2 primes : \$15 et \$1.00) 227 rue Dorchester, Montréal.
L. Bourque, 287 rue Logan, Montréal.
Delle Victoria Soucy, 25 rue St. Gabriel, Montréal.
Rév. Em H. Guilbert, curé de St. Théodore d'Acton.
J. A. Fontaine, 2588 rue Notre-Dame, Montréal.
Victor Lacosse, 63 rue Richmond, Québec.
Madame Octavie Alarie, 210 rue Visitation, Montréal.
L. J. G. Archambault, 5 ruelle Rock, Montréal.
Josué Lepage, 329 rue St. Jean, Québec.
Dr. A. Larose, St.-Esprit.
Mathieu Chartier, 65 rue St. Augustin, village St. Henri.
Louis Bouchard, 475 rue Wolfe, Montréal.
W. Vinette, Ste Anne de Bellevue.
Léon Joubert, Terrebonne.
N. Lemieux & Cie, 309 rue St. Joseph, St. Roch, Québec.
A. L. Bleau, 12 rue Hôpital, Montréal.
E. Bastien, 284 rue St. Laurent, village St. Jean-Baptiste.
M. l'abbé Hudon, curé de Newbois, Lotbinière.

Les personnes ayant en leur possession des numéros du mois de **MAI** gagnant une prime sont priées de vouloir bien en réclamer le montant au bureau.

Pour toutes informations s'adresser à l'administration :

BERTHIAUME & SABOURIN,
Propriétaires.

J. A. RODIER, gérant.

Bureau : 25, rue St-Gabriel—Adresse : Boîte 1070, Bureau de Poste, Montréal.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

LA COMPAGNIE DE

PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.
Papier blanc de toute espèce.

Imprimé par la Cie. Lithographique Bariland.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

DUHAMEL & LEMIEUX,
Escompteurs et marchands à commission,
527—RUE SAINTE-CATHERINE—527.
MONTREAL.

FABRIQUE
—DE—
PARAPLUIES
—ET DE—
PARASOLS
DU DOMINION.
—
EN GROS ET EN DÉTAIL.

Encouragez la fabrication indigène et évitez les droits élevés en achetant vos Parapluies et vos Parasols à la

Fabrique de Parapluies et de Parasols du Dominion,
684,
RUE CRAIG,

Laquelle répond à un besoin qui se fait sentir depuis longtemps.

Les promoteurs de cette industrie, désireux de répondre aux besoins toujours croissants de la population canadienne, se sont procuré les machines nécessaires à la fabrication de PARAPLUIES et de PARASOLS de première classe, capables de soutenir avantageusement la concurrence contre les produits importés, et pouvant être vendus à un prix beaucoup plus réduit que ces derniers.

L'administration de la fabrique a été confiée à un homme possédant l'expérience de longues années consacrées à la fabrication de ce genre de produits, et ayant sous ses ordres un personnel nombreux d'ouvriers habiles dans leur art.

On fait une spécialité des réparations et de la pose de nouvelles couvertures.

DEMANDEZ DES ÉCHANTILLONS.

Adresse : —

Fabrique de Parapluies et de Parasols
DU DOMINION,
684, RUE CRAIG,
MONTREAL.

"L'ALBUM MUSICAL,"

JOURNAL MENSUEL,

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

A. FILIATREAU & C^{ie},
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel

L'administration de "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireraient compléter la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Éditeurs-propriétaires. Bureau : Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.